

T 408

LES TROIS ORANGES

3

L'Amour des trois oranges

On trouvera ici la notation originale du conte que Millien tenait d'un de ses informateurs, l'abbé Séry, curé de Grenois qui le tenait lui-même d'un certain Nicolas Montassier qui l'a écrit et signé de sa main. On trouvera ensuite le texte publié par P. Delarue dans l'Amour des trois oranges. C'est cette même version qui a été abrégée pour le Catalogue par M. L. Tenèze.

Il y avait jadis un roi et une reine qui avaient un fils. Ce fils était adroit, instruit. Or tous les exercices du corps lui étaient familiers.

Un jour que le prince jouait à la balle avec quelque courtisan, une vieille femme qui tenait à la main un petit pot d'huile vint à passer au moment où le prince lançait sa balle. Celle-ci, en ricochant, vint briser le petit pot d'huile dans la main de la vieille. La vieille, alors, en se retournant, dit au prince qui venait lui faire des excuses :

— Prince, vous ne serez heureux que lorsque vous aurez trouvé l'Amour des trois oranges...

Le prince, alors, devint taciturne, morose, ...¹ Le roi et la reine, voyant que toutes leurs prières étaient vaines, consentirent à ce que leur fils unique allât chercher l'Amour des trois oranges.

Le prince choisit deux de ses féodaux. Leurs préparatifs terminés, ils se mirent en route. Ils commencèrent par se diriger du côté du Midi². Après avoir marché des mois, des années, ils se trouvèrent dans des contrées désertes. Là, mourant de faim, de privations, ils finirent par découvrir une pauvre cabane où ils résolurent à demander asile. Après avoir longtemps frappé à la porte, une vieille femme en sortit qui leur demanda ce qu'ils voulaient.

— L'hospitalité, s'il vous plaît.

— Malheureux ! leur répondit la vieille, si mon fils, le Vent du Sud, vous aperçoit, vous êtes perdus.

Alors la vieille les fit entrer et les fit cacher sous un énorme cuvier.

On entendit alors un grand bruit. C'était le vent du midi qui arrivait. La poussière se met à voler (*une petite description de son arrivée*)³. Enfin, il arrive :

— Mère, dit-il, ça sent la viande fraîche !

— Non, répondit la vieille, c'est un mouton que j'ai fait rôtir pour ton souper.

— Apporte-le, dit-il.

¹ Mot illisible.

² Les quatre directions ont été soulignées au crayon par M. Le texte, quant à lui, a été rédigé à la plume

³ Les parenthèses sont de l'informateur. Les italiques soulignent les indications de l'informateur relatives à la manière de dire le conte.

Il se mit à le dévorer.

— As-tu bien soupé, mon fils ? Ta faim est-elle apaisée ?

— Oui, mère, j'ai bien soupé.

— Hé bien ! dit-elle, il y a ici trois voyageurs qui cherchent l'Amour des trois oranges.

— Oh ! les malheureux ! Fais-les venir.

(Alors, le prince raconta son histoire)

— Imprudents, vous ne savez à quoi vous vous exposez. Enfin..., je vais vous donner un conseil : munissez-vous d'huile et de graisse.

— Pourquoi faire ? répondit le prince.

— Vous le saurez plus tard.

Et il partit.

Le lendemain matin, bien reposés, ils partirent, se dirigèrent du côté de l'Est. Après avoir marché des mois, des années, exténués de fatigue, perdus dans les bois, ils finirent par découvrir une pauvre cabane. Ils y frappèrent. Une vieille vint leur ouvrir :

— Que demandez-vous ? leur dit-elle.

— L'hospitalité. Nous sommes *encanchés*.

— Que cherchez-vous ?

— L'Amour des trois oranges.

— Imprudents ! leur dit la vieille, si mon fils, le Vent de l'Est vous aperçoit, vous êtes dévorés.

— (Cachez-nous.)

Prière du prince.

[2] La vieille alors se décide à les héberger et les cache dans le four.

(*Arrivée du Vent de l'Est. Description selon l'imagination du conteur*)

Le Vent de l'Est arrive.

— Mère, ça sent la viande fraîche.

— Non, mon fils, c'est le veau que j'ai préparé pour ton souper.

— Apporte-le, dit-il, car j'ai grand faim !

Alors, il se mit à dévorer le veau. Quand il eut fini, sa mère lui dit :

— As-tu encore faim, mon fils ?

— Non, dit-il, j'ai bien soupé.

— Hé bien ! lui dit-elle, il y a ici trois voyageurs, bien fatigués, qui cherchent l'Amour des trois oranges.

— Oh ! les malheureux ! dit-il. Amène-les-moi.

Le prince raconte son histoire.

Alors le Vent de l'Est leur dit :

— Munissez-vous de pain et de glands !

— Pourquoi faire ? dit le prince.

— Vous le saurez plus tard.

Et il partit.

Le prince et sa suite, bien reposés, se remirent en route le lendemain. Ils se dirigèrent vers le Nord. Après avoir marché des mois, des années, exténués de fatigue, dans la neige jusqu'à la ceinture, mourant de froid, ils finirent par découvrir une petite cabane où ils se décidèrent à demander l'hospitalité. Une femme, encore plus vieille que les deux premières, vint ouvrir :

— Que demandez-vous ? leur dit-elle.

— Nous demandons l'hospitalité.

— Qu'êtes-vous venu faire dans ces lieux ?

— Nous cherchons l'Amour des trois oranges.

— Malheureux ! si mon fils, le Vent du Nord vous aperçoit, vous êtes perdus...

— Cachez-vous donc !

Enfin la vieille se décide. Elle les cache dans un vieux souterrain.

Arrivée du Vent du Nord. (*Description de son arrivée.*)

— Mère, ça sent la viande fraîche.

— Non, mon fils, c'est le bœuf que j'ai mis à la broche pour ton souper.

— Apporte-le, car j'ai grand faim.

(*Répétition du discours précédent*)

— Amène-moi-les. Les malheureux ! Ils vont à une mort certaine !

Le prince arrive et raconte son histoire.

Le Vent du Nord lui dit alors :

— Munissez-vous de cordes et de balais et surtout n'oubliez pas des peignes !

— Pourquoi faire ? dit le prince.

— Vous le saurez bientôt.

Et le Vent du Nord partit.

Le lendemain, le prince et ses deux serviteurs, bien reposés, se mirent en route, se dirigeant dans l'Ouest. Après avoir marché des mois, des années, un soir, ne pouvant plus aller plus loin, ils étaient couchés, demandant la mort.

Ils virent de loin, à une grande distance, un vieux castel, brillamment illuminé dont les lumières parvenaient jusqu'à eux.

— Hé bien ! dit le prince au jour nous tâcherons de découvrir ce vieux château. Peut-être sommes-nous à la fin de nos peines ?

Effectivement, après bien des détours, ils finirent par découvrir un vieux château fort. Il n'y avait qu'une porte et encore, elle était si vieille, si rongée par la rouille qu'ils ne purent l'ouvrir.

[3] Alors le prince, se souvenant de ce que lui avait dit le Vent du Sud, se met à huiler les serrures et à graisser la porte. Après plusieurs heures de travail, la porte s'ouvrit seule.

Aussitôt entrés, que virent-ils ? Des chiens énormes qui venaient pour les dévorer. Ils leur jetèrent du pain.

Ensuite, ce fut des cochons, gros comme des bœufs qui se lancèrent sur eux pour les dévorer. Ils leur jetèrent *du* gland et les cochons se mirent à manger.

Ils entrèrent dans une grande cour où ils trouvèrent des femmes géantes qui tiraient de l'*iau* avec leurs cheveux et qui voulaient les jeter dans le puits. Alors, ils leur donnèrent des cordes.

Un peu plus loin, [ils trouvèrent] des femmes qui ôtaient le brasier du four avec leurs bras et qui voulaient les jeter dans le four. Il leur donna des balais et ils passèrent.

Ils trouvèrent ensuite un vieux escalier mais il était si vieux qu'on ne distinguait plus les marches, tant il était couvert de poussière. Ils se mirent à le balayer. Et ils passèrent.

Ils arrivèrent au premier où ils découvrirent une porte qu'ils ouvrirent ; ils trouvèrent une vieille femme dont les cheveux blancs tombaient par terre et qui était couverte de vermine. Ils tirèrent leur peigne et se mirent à la peigner. La vieille qui ne dormait pas depuis des années, se trouvant soulagée, se mit à dormir.

Alors le prince, regardant de tous côtés, découvrit sur un vieux bahut trois magnifiques oranges. Les prendre et prendre la fuite fut leur seule occupation, mais la vieille, qui n'était qu'à moitié endormie, se mit à crier :

— Escalier, jette-les par terre !

Mais l'escalier lui répondit :

— Vous ne m'avez jamais balayé et lui nous a balayé.

- Femmes qui nettoyez le four avec vos bras, jetez-les dedans !
- Vous ne nous avez jamais donné de balai, et lui nous en a donné.
- Femmes qui tirez de l'eau avec vos cheveux, jetez-les dans le puits !
- Vous ne nous avez jamais donné de cordes, et lui nous en a données.
- Cochons, éventrez-les !
- Vous ne nous avez jamais donné du gland et lui nous en a donné.
- Chiens, dévorez-les !
- Vous ne nous avez jamais [donné] de pain, et lui nous en a donné.
- Porte, ferme-toi !
- Vous ne m'avez jamais graissée et lui nous a graissé...

Alors le prince et ses serviteurs se remirent en marche. Après avoir marché bien longtemps, le prince ne comprenant rien à ces oranges, voulut en ouvrir une. Aussitôt en sortit une femme de toute beauté — jamais on n'avait rien vu de pareil — qui se mit à lui dire :

— Amour, donne-moi à boire.

Le prince répondit :

— Amour, je n'en ai point.

— Amour, je me meurs.

Alors, elle expira.

Le prince, au désespoir, couvrit son beau corps de baisers et, après l'avoir enterré, continua sa route, se dirigeant vers l'Ouest.

Après avoir longtemps marché, l'envie le prit d'ouvrir la seconde orange. Mais comme la première lui avait demandé [4] à boire, « peut-être me demanderait-elle à manger ? » Il l'ouvrit. Alors parut une femme encore plus belle que la première.

— Amour, donne-moi à boire.

— Amour, je n'en ai pas.

— Amour, je meurs.

Alors le prince au désespoir, [...] (*Répétition de la première*)

Alors le prince résolu de n'ouvrir la troisième que lorsqu'il se trouverait près d'une fontaine. En [en] ayant trouvé une, il remplit son casque d'iau et il ouvrit l'orange. Aussitôt une femme encore plus belle que les premières sortit de l'orange en disant :

— Amour, donne-moi à boire.

— Amour, en voilà.

— Amour, je suis à toi !

Le prince, au comble de la joie, la mit en croupe sur son cheval et se dirigea⁴ dans l'Ouest pour rentrer dans ses états. Après avoir marché des mois, traversé des mers, ils entrèrent dans un royaume entouré d'iau de tous côtés, dont le roi était en de très bon termes avec le roi, son père. Il alla le trouver et lui raconta son histoire.

Ce roi avait une fille et il rêvait depuis longtemps un mariage avec le prince. Aussi fit-il cacher sa fille et après avoir persuadé au prince qu'il ne pouvait pas emmener dans ses états une fiancée dans un dénuement pareil, qu'il en aurait soin et qu'il reviendrait la prendre après lui avoir apporté des vêtements dignes d'elle. Alors le prince partit, non sans regret.

Alors le roi mit sa fille à la disposition de l'Amour des trois oranges avec recommandation de connaître tout ce qui serait nécessaire pour se mettre en son lieu et place.

Un jour que la princesse peignait l'Amour des trois oranges, elle lui enfonça une épingle dans la tête en lui disant :

— Amour, change-toi en colombe !

⁴ Ms : se dirigerait.

Aussitôt l'Amour se changea en colombe et s'envola.

Le prince, de retour, ne pouvait croire à une métamorphose pareille. Mais la fille du roi, lui ayant dit que le voyage, le vent, le soleil, le froid l'avaient anéantie, mais qu'aussitôt leur première nuit de noce passée, elle redeviendrait ce qu'elle était auparavant, le prince l'amena dans ses états.

Arrivé dans ses états, ses sujets et la cour ne pouvaient se figurer que le prince avait passé tant d'années, tant de temps pour ramener une femme aussi laide, des cheveux roux...

Cependant sur le dire du prince, ils se décidèrent à [la] lui donner pour femme. Tous les apprêts faits, on se préparait au mariage, lorsque le cuisinier entendit à deux ou trois fois une voix qui lui disait :

— Cuisinier,
Tourne, tourne le rôti !
Car si le rôti est brûlé,
Le roi n'en mangera pas.

Le cuisinier, ayant regardé par la cheminée, vit une colombe qui parlait.
Grand émoi !

Le roi, en en étant instruit, voulut qu'on [la] lui prît, mais la colombe était imprenable.

Alors, le roi, s'étant mis à la fenêtre, la colombe vint d'elle-même se poser sur son bras. Alors le roi, en la caressant, en la flattant sur la tête, découvrit une petite galle.

— Ah ! pauvre petite, qu'est-ce que tu as là ?

Et, grattant toujours, il vit qu'elle avait une épingle et il s'empressa de [la] lui tirer. Alors la colombe se changea immédiatement en la plus jolie femme qu'on ait jamais vue.

Alors elle raconta son histoire au roi. Ce dernier, courroucé de la conduite infâme de la prétendue Amour des trois oranges, la fit condamner à mort où elle fut brûlée vive le jour même des noces du prince avec la véritable Amour des trois oranges.

Mais le père de la condamnée, ayant déclaré la guerre, il s'ensuivit une guerre qui a duré près de cent ans et qui durera toujours entre les Francs et les Normands.

Écrit à la plume vers [1887⁵] par Nicolas Montassier [né vers 1819], s.a.i.⁶

Il précise à la fin du conte : Ce conte m'a été raconté par ma grand-mère. J'ai 68 ans. Ma grand-mère le tenait de sa grand-mère, à ce qu'elle m'a assuré. J'étais enfant. Elle est morte à 85 ans. Je pouvais avoir 8 à 9-10 [ans]. Elle est morte du choléra en 1832. S. t.⁷ Arch. Nièvre, Ms 55/7, Feuille volante Séry/4 (1-4).

Pas de marque de transcription de P. Delarue.

⁵ La collecte de Grenois a commencé en octobre 1887 [P. Delarue indique 1886, Amour, p. 24] et les informations données par le curé Séry ont débuté à cette date (la première lettre de l'abbé Séry à M. est datée du 6 novembre 1887 Arch., Fond 82 J 2235).

⁶ Localisation : vallée de l'Yonne, région de Tannay, d'après P. Delarue, voir ci-dessous.

⁷ N. Montassier n'a pas donné de titre : il a simplement noté : Conte et légende.

M. a inscrit au crayon sous le titre : Les trois oranges avec en renvoi, dans la marge gauche du f.1, la formule : Nous cherchons l'amour des trois oranges.

Publié par P. Delarue, Amour, 1, p. 15-24 ; Borzoï-Book, The Love of Three Oranges I, 14, p. 126.

Repris par M.-L. Tenèze, Catalogue, II, p. 59-63 (version abrégée).

Catalogue, II, n° 3, p. 65.

Texte publié par P. Delarue.

Il y avait une fois un roi et une reine qui avaient un fils et ce fils était très habile de son corps et instruit dans toutes les choses.

Un jour que le prince jouait à la balle, une vieille femme vient à passer, un petit pot d'huile à la main. Le jeune homme lance sa balle qui heurte le pot de la vieille et le brise. Il s'avance pour présenter des excuses, mais la vieille femme en colère lui dit :

— Prince, vous ne serez heureux que lorsque vous aurez trouvé l'Amour des trois oranges.

Alors, le prince devient triste, ne parle plus et ne mange plus. Pendant des jours et des jours, il ne songe qu'aux moyens d'aller chercher l'Amour des trois oranges. Ses parents ne veulent pas le laisser partir, mais lorsqu'ils voient qu'il va tomber malade, ils finissent par céder.

Le prince se met en route avec deux serviteurs fidèles et va d'abord dans la direction du Midi. Les trois hommes marchent des mois et des années, et ils arrivent dans des pays déserts où ils souffrent de la faim, de la soif et de toutes sortes de privations. Ils finissent par découvrir une pauvre cabane et s'en approchent pour demander asile. Enfin, une vieille femme ouvre et leur demande ce qu'ils veulent.

— L'hospitalité, s'il vous plaît ! Nous cherchons l'Amour des trois oranges.

— Malheureux ! leur répond la vieille, si mon fils, le Vent du Sud, vous aperçoit, vous êtes perdus.

Alors la vieille les fait entrer et les cache sous un énorme cuvier. On entend alors un grand bruit : c'est le Vent du Sud qui arrive. Il pousse devant lui un nuage de poussière et dessèche tout sur son passage. Il ouvre la porte et entre avec un souffle d'air chaud.

— Mère, dit-il, ça sent la viande fraîche.

— Oui, répond la vieille, c'est un mouton que j'ai fait rôtir pour ton souper.

— Apporte-le, dit-il.

Et il se met à dévorer. Quand il a fini, elle lui demande :

— As-tu bien soupé, mon fils ? Ta faim est-elle bien apaisée ?

— Oh ! oui, mère, j'ai bien soupé !

— Eh bien, dit la vieille, il y a ici trois voyageurs qui cherchent l'Amour des trois oranges.

— Oh ! les malheureux ! Fais-les venir.

La vieille fait sortir les trois hommes de leur cachette et le prince raconte son histoire.

— Imprudents, dit le Vent du Midi, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Enfin... Je vais vous donner un conseil. Munissez-vous d'huile et de graisse.

— Pourquoi faire ? demande le prince.

— Vous le saurez plus tard.

Et le Vent du Midi va se coucher.

Le lendemain, bien reposés, les trois voyageurs repartent et se dirigent vers l'Est. Ils marchent des mois et des années et se perdent dans les bois. Rompus de fatigue, ils cherchent un abri et découvrent une pauvre cabane. Ils frappent à la porte, et une vieille femme vient leur ouvrir.

— Que demandez-vous ? leur dit-elle.

— L'hospitalité, nous sommes bien fatigués.

— Que cherchez-vous par ici ?

— L'Amour des trois oranges.

— Imprudents, dit la vieille. Si mon fils, le Vent d'Est, vous aperçoit, vous êtes perdus, car il vous dévorera.

Le prince la prie de les laisser entrer. La vieille se décide et les cache dans le four.

On entend un grand bruit. C'est le Vent d'Est qui arrive au milieu d'un tourbillon qui casse tout, renverse tout sur son passage. Il ouvre la porte et entre avec une bouffée d'air qui balaie les cendres de la cheminée.

— Mère, dit-il, ça sent la viande fraîche

— Oui, mon fils, c'est le veau que j'ai préparé pour ton souper.

— Apporte-le, dit-il, car j'ai grand faim.

Alors, il se met à dévorer le veau. Quand il a fini, sa mère lui dit :

— As-tu encore faim, mon fils ?

— Non, dit-il, j'ai bien soupé.

— Eh bien ! il y a ici trois voyageurs bien fatigués qui cherchent l'Amour des trois oranges.

— Oh ! les malheureux ! dit-il, amène-les moi.

La vieille les fait sortir du four et le prince raconte son histoire. Alors le Vent d'Est lui dit :

— Munissez-vous de pain et de glands.

— Pourquoi faire ? demande le prince.

— Vous le saurez plus tard.

Et le Vent d'Est va se coucher.

Le prince et ses compagnons bien reposés se remettent en route le lendemain matin, et se dirigent vers le Nord. Ils marchent des mois et des années et se perdent dans la neige. À la fin, ils en ont jusqu'à la ceinture. Bien las, mourants de froid, ils finissent par découvrir une petite cabane où ils vont frapper. Une femme plus vieille encore que les deux premières vient leur ouvrir.

— Que voulez-vous ? leur dit-elle

— Nous demandons l'hospitalité.

— Que venez-vous faire dans ce pays ?

— Nous cherchons l'Amour des trois oranges.

— Malheureux ! Si mon fils, le Vent du Nord, vous aperçoit, vous êtes perdus. Il vous dévorera.

— Nous sommes trop las pour aller plus loin. Cachez-nous où vous pourrez.

Enfin la vieille se décide et les cache dans un souterrain.

On entend un grand bruit. C'est le Vent du Nord qui arrive au milieu des rafales de neige et fait tout geler sur son passage.

Il ouvre la porte et entre avec un tourbillon de neige, et les vitres de la cabane se couvrent aussitôt d'une épaisse couche de givre.

— Mère, dit-il, ça sent la viande fraîche.

— Oui, mon fils, c'est le bœuf que j'ai mis à la broche pour ton souper.

— Apporte-le, car j'ai grand faim.

Alors, il se met à dévorer le bœuf. Quand il a fini, sa mère lui dit :

— As-tu encore faim, mon fils ?

— Non, dit-il, j'ai bien soupé

— Eh bien, il y a ici trois voyageurs bien fatigués qui cherchent l'Amour des trois oranges.

— Oh ! les malheureux ! ils vont à une mort certaine. Amène-les moi.

La vieille les fait sortir du souterrain et le prince vient raconter son histoire. Le Vent du Nord lui dit :

— Alors, munissez-vous de cordes et de balais ; et surtout n'oubliez pas des peignes.

— Pourquoi faire ? demande le prince.

— Vous le saurez bientôt.

Et le Vent du nord va se coucher.

Le lendemain, le prince et ses deux serviteurs bien reposés se mettent en route, et se dirigent vers l'Ouest. Ils marchent des mois et des années. Un soir, ne pouvant aller plus loin, ils se couchent en demandant la mort. Mais ils aperçoivent au loin un vieux château tout brillant de lumières.

— Quand le jour viendra, dit le prince, nous tâcherons d'arriver jusqu'au château. Nous sommes peut-être à la fin de nos peines.

Au matin, ils se mettent en route, et après bien des crochets et des détours, ils finissent par arriver devant un vieux château fort. Ils en font le tour et ne trouvent qu'une porte, mais si vieille, si rongée qu'ils ne peuvent l'ouvrir. Alors le prince se souvient de ce que lui a dit le Vent du Sud ; il se met à huiler la serrure et à graisser les gonds et, après plusieurs heures de travail, la porte s'ouvre seule.

Ils entrent dans la cour du château, et voilà que des chiens énormes s'élancent sur eux pour les dévorer. Les trois hommes leur jettent du pain et les chiens se précipitent dessus.

Plus loin, des cochons gros comme des bœufs, s'avancent sur eux pour les manger. Les trois hommes leur jettent des glands, et les cochons sautent sur cette nourriture nouvelle pour eux.

Ils entrent dans une autre cour, et ils y trouvent des femmes géantes qui tirent de l'eau à l'aide de leurs cheveux. Les femmes veulent jeter les trois hommes dans le puits, mais ils leur donnent des cordes et continuent leur chemin, pendant que les femmes reprennent leur travail en tirant leurs seaux avec les cordes.

Plus loin, ils voient des femmes qui sortent la braise d'un four avec leurs mains. Les femmes veulent jeter les trois hommes dans le four, mais ils leur donnent des balais et les femmes continuent à nettoyer leur four en utilisant les balais.

Ils arrivent ensuite à un vieil escalier, un escalier si sale, si couvert de poussière qu'on n'en voit plus les marches. Ils se mettent à le balayer et montent quand il est propre.

En haut, ils ouvrent une porte et trouvent une vieille femme dont les cheveux blancs descendent jusqu'à terre et sont couverts de vermine. Ils tirent leurs peignes et se mettent à lui arranger et à lui nettoyer les cheveux. La vieille, qui ne dormait plus depuis des années, se trouve si soulagée qu'elle se met à dormir.

Alors le prince regarde de tous côtés et découvre sur un bahut trois magnifiques oranges. Aussitôt, il les enlève et se sauve en courant, suivi de ses deux serviteurs.

Mais la vieille, qui n'était qu'à moitié endormie, se met à crier :

— Escalier, escalier, jette-les par terre.

Mais l'escalier lui répond :

— Tu ne m'as jamais donné un coup de balai, et eux m'ont bien balayé. Qu'ils descendent.

Et la vieille continue à crier :

— Femmes qui nettoyez le four avec vos bras, jetez-les dedans !

- Tu ne nous as jamais donné de balai et eux nous en ont donné un. Qu'ils passent.
- Femmes qui tirez de l'eau avec vos cheveux, jetez-les dans le puits !
- Tu nous as jamais donné de corde, et eux nous en ont donné. Qu'ils passent.
- Cochons, éventrez-les !
- Tu ne nous as jamais donné de glands et eux nous en ont donné. Qu'ils passent.
- Chiens, dévorez-les !
- Tu ne nous as jamais donné de pain et eux nous en ont donné. Qu'ils passent.
- Porte, ferme-toi !
- Tu ne m'as jamais graissée, huilée et eux l'ont fait. Qu'ils sortent.

Alors le prince et ses deux serviteurs quittent le château et ils se mettent en route pour rentrer chez eux. Après avoir marché longtemps, le prince, qui ne sait pas ce que sont ses oranges, décide d'en ouvrir une. Aussitôt, il en sort une femme d'une grande beauté ! Jamais le prince n'en avait vu d'aussi belle.

- Amour, amour, donne-moi à boire, dit-elle.
- Amour, amour, je n'ai point d'eau, répond le prince.
- Amour, amour, je meurs, dit la princesse.

Et elle tombe morte à ses pieds.

Alors, le prince très désolé, l'embrasse bien des fois. Puis il l'enterre et continue sa route. Après avoir longtemps marché, l'envie le prend d'ouvrir la seconde orange. Mais comme la première femme lui avait demandé à boire, il pense que celle-ci peut-être lui demandera à manger et il prépare ce qu'il faut. Il ouvre l'orange et alors paraît une femme encore plus belle que la première.

- Amour, amour, donne-moi à boire, dit-elle.
- Amour, amour, je n'ai point d'eau, répond le prince.
- Amour, amour, je meurs, dit la princesse.

Et elle aussi tombe morte à ses pieds.

Alors le prince, au désespoir, l'embrasse bien des fois et bien des fois encore. Puis il l'enterre et continue sa route. Mais il ne décide de n'ouvrir la troisième orange que lorsqu'il arrivera au bord d'une fontaine. Il en trouve une, emplit son casque d'eau, et ouvre la troisième orange.

Aussitôt paraît une femme encore plus belle que les deux autres.

- Amour, amour, donne-moi à boire, dit-elle.
- Amour, amour, voilà de l'eau.
- Amour, amour, emmène-moi.

Le prince, au comble de la joie, la met en croupe sur son cheval, et continue sa route. Il marche des mois, il traverse des mers, il entre dans un pays qui avait pour roi un ami de son père. Il va le trouver et lui raconte son histoire, mais ce roi avait une fille et il rêvait depuis longtemps de la marier avec le prince. Il fait cacher sa fille, et il déclare au prince qu'il n'est pas convenable d'emmener en son pays sa future femme dans l'état de dénuement où elle se trouve. Le prince ira d'abord chez lui pour rapporter des bijoux et des vêtements dignes d'elle, et pendant ce temps, lui, le roi, s'occupera de l'Amour des trois oranges. Le prince accepte de partir seul avec bien du regret.

Alors le roi met sa fille auprès de l'Amour des trois oranges et lui recommande de bien observer ce qu'elle fait pour pouvoir prendre sa place lorsque le jour sera venu.

Un jour que la fille du roi peignait les beaux cheveux de sa compagne, elle lui enfonce une longue épingle dans la tête en lui disant :

- Amour, amour, change-toi en colombe.

Aussitôt, l'Amour des trois oranges se change en une colombe qui prend son vol. Et quand le prince revient, la fille du roi se fait passer pour la belle femme qu'il a laissée. Mais

elle a les cheveux roux, la peau semée de taches de son. Le prince ne peut s'expliquer un pareil changement.

— C'est le soleil, le vent, la pluie et le voyage qui m'ont changée, lui dit la fille du roi. Mais aussitôt après nos noces, je me retrouverai tout aussi belle qu'avant.

Le prince l'emmène dans ses États. Mais son père et ses amis s'étonnent qu'il ait passé tant d'années et subi tant d'épreuves pour ramener chez lui une femme aussi laide.

Le jour du mariage est donc fixé et l'on commence les préparatifs, quand, une nuit, le cuisinier entend une voix qui lui dit à deux ou trois reprises :

*Cuisinier !
Tourne, tourne le rôti !
Car si le rôti est brûlé,
Le roi n'en voudra pas manger !*

Le cuisinier, en regardant par la cheminée, voit une colombe qui parle. Il prévient le roi qui ordonne de prendre l'oiseau, mais la colombe est imprenable. Alors le roi se met à sa fenêtre et la colombe vient d'elle-même se poser sur son bras. Le roi la flatte, et, en lui passant la main sur la tête, il sent une petite boule qu'il veut gratter. Il s'aperçoit que c'est la tête d'une épingle et il s'empresse de la tirer. Alors la colombe redevient aussitôt la plus belle femme que l'on ait jamais vue, et le prince reconnaît en elle son Amour des trois oranges. Elle lui raconte son histoire. Alors le père du prince, très en colère, fait condamner à mort la prétendue fiancée, qui est brûlée vive le jour même du mariage de son fils. Mais le père de la condamnée ayant déclaré la guerre au père du prince, il s'ensuivit une guerre qui a duré déjà plus de cent ans et durera toujours entre les rois des Francs et les rois des Normands⁸.

⁸ Le texte est suivi des indications suivantes : raconté en 1886 par Nicolas Montassier qui déclare :

« Ce conte m'a été raconté par ma grand-mère. J'ai 68 ans, ma grand-mère le tenait de sa grand-mère, à ce qu'elle m'a assuré. Ma grand-mère est morte du choléra en 1831 [*N. Montassier indique 1832*], à l'âge de 85 ans, je pouvais avoir 8, 9 ou 10 ans quand elle m'a raconté cette histoire. »

Version de la vallée de l'Yonne, région de Tannay (Nièvre).